

fut l'instrument répondant aux besoins d'une circulation des marchandises où l'échange à règlement différé devint la forme dominante des échanges; la marchandise devint ainsi une valeur d'usage *avant* de se transformer en monnaie réelle, elle disparut de la circulation avant même d'être payée. C'est seulement à l'échéance fixée que la monnaie apparaissait, non plus comme moyen de circulation mais comme instrument de paiement et encore celui-ci ne se présentait-il le plus souvent que comme capital de prêt.

Cela explique pourquoi au cours de leur développement le système du crédit et le système bancaire agissent réciproquement l'un sur l'autre.

Le Crédit devint un puissant facteur d'accélération de la transformation de l'argent en capital, pendant que la thésaurisation, au lieu de rester un absurde et stérile entassement d'argent devint une féconde accumulation de capital. Le Capitalisme puisa largement dans les « bas de laine » et les trésors privés; l'épargne fut mise à sac et les petits épargnants purent s'en consoler en pensant qu'ils devenaient des « créanciers » tandis que les Capitalistes étaient leurs « débiteurs ».

Le Crédit fut le moteur infernal du développement prodigieux du système de production bourgeoise sous toutes ses formes complexes. « La fonction spécifique du crédit consiste, d'une façon générale, à éliminer le reste de la fixité de tous les rapports capitalistes, à introduire partout la plus grande élasticité possible et à rendre toutes les forces capitalistes au plus haut point extensibles, relatives et sensibles. Il accroît la capacité d'extension de la production et facilite l'échange. Il surmonte les limites de la propriété privée en fondant en un seul capital un grand nombre de capitaux privés. Il accélère l'échange des marchandises, le reflux du capital dans la production, le cycle du processus de la production. Il accroît d'une façon incommensurable la capacité d'extension de la production et constitue la force motrice interne qui la pousse constamment à dépasser les limites du marché » (1).

Et ce ne fut pas une simple coïncidence historique que le parallélisme intime qui s'établit dans le dernier quart du 19^e siècle

(1) Rosa Luxembourgeois : « Réforme et Révolution ».

entre l'extension du système de crédit et l'expansion impérialiste du capitalisme qui, en épuisant les derniers débouchés extra-capitalistes, porta le marché mondial à ses limites extrêmes.

Le Crédit, par la complexité même de ses fiévreuses et multiples activités, ne pouvait que développer les contrastes du capitalisme en approfondissant l'antagonisme entre le mode de production et le mode d'échange par l'hypertension de l'appareil productif d'un côté et l'extrême sensibilisation du mécanisme des échanges de l'autre; entre le mode de production et le mode d'appropriation en « socialisant » le capital qui s'opposait de plus en plus, par son caractère même au mode d'appropriation individuelle qui continuait à subsister sous forme d'un simple titre de propriété, d'une action ou obligation ne procurant qu'une fraction du profit. Le Crédit accéléra enfin le rythme de concentration et de centralisation des capitaux et des forces productives en quelques mains, par l'expropriation progressive des petits capitalistes.

Le mécanisme du crédit, éparpillé en une multitude de ramifications hypersensibles devait aussi activer prodigieusement le « retour de flamme » provoqué par l'explosion d'une crise économique. Dès que surgissait la débâcle des prix, le crédit fondait comme neige au soleil, se refusait à qui l'appelait, apparaissait là où il était sans emploi, jetait la panique, activait la décomposition générale, accélérât la crise monétaire qui se superposait à la crise générale et précipitait encore davantage la dépréciation des prix : « la marchandise n'a plus de valeurs d'usage, la valeur disparaît devant ce qui en est la forme. Il n'y a qu'un instant, le bourgeois bouffi de vanité et fier de la prospérité déclarait que la monnaie n'est qu'une vaine illusion. La marchandise seule, proclamait-il, est de la monnaie ! La monnaie seule est de la marchandise ! Tel est le cri qui domine maintenant le marché. Comme le cerf altéré brame après la source d'eau vive, l'âme de notre bourgeois appelle à grands cris la monnaie, la seule richesse ».

Le système monétaire reprenait la prépondérance sur le système de crédit et l'or réapparaissait en maître, comme l'unique forme naturelle concrétisant la richesse abstraite.

Et de ce que l'or restait néanmoins invincible, inaccessible, on en concluait qu'il y

avait pénurie de monnaie. La crise monétaire n'était plus le corollaire de la crise économique, mais celle-ci devenait une conséquence de la crise monétaire. Aux « troubles » monétaires, on opposait des « remèdes » monétaires. N'a-t-on pas vu le « marxiste » Blum prétendre récemment que le « désordre » monétaire compliqué et aggrave les effets de la crise mondiale et : « qu'il n'y avait rien d'extraordinaire ni d'absurde à ce qu'on eût tenté de soulager les effets de la crise en remédiant au désordre. »

Comme le ralentissement considérable de la vitesse de circulation de la monnaie dû à la compression massive du volume des échanges avait pour conséquence de refouler de la circulation une quantité considérable de monnaie, on expliquait ce phénomène comme une insuffisance des moyens de circulation. Or, dans la crise, la masse des moyens d'échange pouvait fort bien rester constante ou même augmenter si la vitesse du cours de la monnaie décroissait dans la même proportion ou plus rapidement que le prix, ou bien si la masse des marchandises croissait dans la même proportion ou plus rapidement que la baisse des prix (par l'accumulation des stocks, par exemple).

D'un autre côté, on tentait d'expliquer la baisse générale des prix par la valorisation de l'or, l'augmentation « excessive » de son pouvoir d'achat, accusation qui se généralisa au cours de la crise mondiale.

Quant à présenter la baisse catastrophique des prix comme n'étant que l'expression d'une contradiction fondamentale de la production capitaliste, comme étant la preuve expérimentale qu'il avait été produit « trop » de marchandises par rapport à une base trop étroite de répartition, la Bourgeoisie et ses valets social-démocrates préféraient ne pas y penser.

En prétendant que la baisse générale des prix provenait d'une hausse dans la valeur relative de l'or, on pouvait tout aussi bien dire, comme le soulignait Engels, avec ironie « que la hausse et la baisse périodiques des prix proviennent de leur hausse et de leur baisse périodique » !!!

Mais ce que visait essentiellement l'accusation jetée à l'or, c'était l'avantage conféré par la baisse prolongée et ininterrompue des prix, aux « créanciers » dont nous parlions plus haut, c'est-à-dire à la masse des épargnants tout aussi bien qu'aux détenteurs de billets.

M. Delaisi, le fabricant de plans, venant à la rescousse du Capitalisme en détresse, affirma « que ce qui était démontré aujourd'hui par l'expérience, c'était l'extrême variabilité du poids d'or que l'on obtenait à quelques années de distance pour une même quantité de marchandises ». On pouvait rétorquer à M. Delaisi que s'il y avait variabilité de la valeur de l'or, ce devait être plutôt dans le sens de la baisse de cette valeur, car très probablement le coût de production de l'or avait dû plutôt tendre à diminuer et par conséquent son pouvoir d'achat décroître et non augmenter, avec, comme résultat (difficile à vérifier, d'ailleurs), de freiner la baisse des prix.

Ce fut le même phénomène qui, à la fin du 19^e siècle eut pour effet de ralentir le rythme de baisse des prix résultant de l'accroissement de la productivité du travail et par conséquent de ralentir également la chute du taux de profit.

**

La première guerre impérialiste de 1914-1918 opéra un « assainissement » gigantesque de l'économie capitaliste, engorgée d'énormes excédents de capitaux accumulés au cours de son expansion impérialiste et coloniale. Au marché mondial saturé de marchandises se substitua le marché insatiable de la guerre où se consumèrent en masse des moyens de production et des forces de travail, du travail mort et du travail vivant. A une reproduction progressive, élargie, à une consommation productive, succédèrent une production régressive et restreinte et une consommation destructive. Le capitalisme dévora sa propre substance. Non seulement les destructions et les dépenses de la guerre engloutirent la moitié des richesses totales possédées en 1914 par les Etats participants, mais la tension de l'appareil économique en vue de la production de guerre réduisit aussi les revenus nationaux de près de 40 p.c.; mais encore 50 p.c. de ces revenus appauvris furent-ils consacrés, sous forme d'impôts, au financement de près du tiers des dépenses totales, comprimant ainsi le niveau de vie des masses non combattantes au strict minimum physiologique. Les deux autres tiers des dépenses furent prélevés sur le capital social existant; les richesses, ainsi définitivement consommées, furent remplacées par un capital fictif qui prit deux formes essentielles : le papier-monnaie et le titre à emprunt.

Bien qu'on eût détruit la moitié du capital social, on dut encore engager le capital à produire, le travail futur. C'est ainsi qu'en 1920 les deux tiers des richesses ayant survécu à la tourmente étaient hypothéqués par les dettes d'Etat. Par rapport à 1914, les billets en circulation et les titres d'emprunts avaient décuplé.

La capacité d'achat du marché de la guerre,